

Judith Rainhorn (dir.), *Santé et travail à la mine, XIX^e-XXI^e siècle*

Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Histoire et civilisations », 2014

Pascal Marichalar



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/travailemloi/6777>
ISSN : 1775-416X

Éditeur

DARES - Ministère du Travail

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015
Pagination : 109-111
ISSN : 0224-4365

Référence électronique

Pascal Marichalar, « Judith Rainhorn (dir.), *Santé et travail à la mine, XIX^e-XXI^e siècle* », *Travail et Emploi* [En ligne], 144 | octobre-décembre 2015, mis en ligne le 01 octobre 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/travailemloi/6777>

NOTES DE LECTURE

Santé et travail à la mine, XIX^e-XXI^e siècle

Judith Rainhorn (dir.)

Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Histoire et civilisations », 2014, 305 p.

*Lu par Pascal Marichalar**

Ce livre collectif propose une sélection d'études autour des liens entre travail à la mine et problèmes de santé des travailleurs. Le panorama est géographiquement vaste, englobant l'Europe (Écosse, France, Espagne, Belgique, Allemagne), l'Afrique (Madagascar, Afrique du Sud, Gabon), l'Amérique (Chili, États-Unis) et l'Asie (Japon, Chine). Les auteurs sont de formation historique, et les périodes étudiées s'échelonnent entre le XIX^e siècle et le début des années 2010. Les mines dont il est question extraient du charbon, du cuivre ou de l'uranium. Les auteurs explorent les problèmes de pneumoconiose (maladies pulmonaires graves causées par l'inhalation de poussières) – notamment la silicose (due à la poussière de silice) et l'antracose (poussière de charbon) – ainsi que les risques liés aux rayonnements ionisants, aux effondrements et explosions, aux atmosphères humides (parasites, rhumatismes) ou encore aux postures et au port de charges lourdes (problèmes de dos, troubles musculo-squelettiques).

La directrice de l'ouvrage, Judith Rainhorn, rappelle dans son introduction que la mine est un terrain investi depuis au moins le début des années 1960 par les historiens. Les approches contemporaines se distinguent par leur intérêt pour la question des catastrophes et, plus récemment encore, des maladies professionnelles, sans sacrifier à l'héroïsation de la figure du mineur confronté à la dureté des éléments. C'est d'abord à des constructions humaines que les mineurs de cet ouvrage sont confrontés : les dispositifs de sous-enregistrement des dangers, l'inefficacité de la prévention, le chemin de croix de la reconnaissance des maladies. Paul-André Rosental souligne dans sa préface l'implacable récurrence des problématiques de santé au travail dans la mine, d'une époque à l'autre, d'un bassin à l'autre. Les dangers auxquels sont exposés les mineurs chinois ou chiliens aujourd'hui sont les mêmes que ceux qui ont décimé leurs homologues écossais, français ou japonais hier.

Ces études de cas empiriquement très riches et foisonnant de réflexions diverses sont organisées en trois grandes parties : les collectifs institutionnels et militants qui se structurent autour de la question de la santé à la mine, les mécanismes d'invisibilisation des préoccupations sanitaires dans le monde minier, et à l'inverse, les méthodologies

* Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux (Iris, UMR 8156).

qui permettent de rendre visibles ces dimensions. Ce découpage est un peu forcé, tant chacune des dimensions évoquées est présente, de manière évidente ou en filigrane, dans l'ensemble des cas. Ainsi, si au Japon « les procès de la pneumoconiose nous révèlent qu'un mécanisme de pouvoir ne peut être surmonté que s'il y a assez d'aide éclairée de l'extérieur » (selon Bernard Thomann évoquant au passage Antonio Gramsci, p. 170), il en va pareillement en Arizona, où seule l'irruption de l'élément étranger Alice Hamilton, médecin-enquêtrice déterminée mandatée par le gouvernement fédéral, permet de mettre en évidence des risques insoupçonnés (Judith Rainhorn). Par ailleurs, si Arthur McIvor et Angela Turner étudient l'interaction entre un environnement matériel et social et le corps des mineurs écossais, Lars Bluma montre de même que la réflexion hygiéniste sur l'installation de toilettes dans les mines de la Ruhr au XIX^e siècle participe d'un projet biopolitique où le corps ouvrier devient un élément à gouverner, en tant que facteur de risque (de contamination parasitaire) pour autrui.

Le texte d'A. McIvor atteste l'intérêt de recourir à une méthodologie ethnographique¹ – qui, selon ses dires, est encore relativement controversée en histoire – pour réussir à rendre visibles des dimensions facilement occultées par l'échafaudage technique, administratif et médical qui modèle généralement notre appréhension des maladies et risques professionnels. Au-delà des statistiques, elle permet de « mieux comprendre ce qu'impliquait d'exposer son corps au danger, à la blessure et à la maladie » (p. 282). On peut regretter que ces aspects méthodologiques n'aient pas été davantage présentés dans les autres contributions, alors qu'ils sont évidemment cruciaux, étant donné la nature particulièrement invisible et insaisissable de la réalité étudiée. Le travail de B. Thomann suggère que les moments de controverse judiciaire (en l'occurrence les procès de la pneumoconiose dans le Japon des années 1980) sont autant d'opportunités pour faire émerger des traces précises et durables de l'impact du travail à la mine sur des vies individuelles.

De même, les difficultés de l'enquête restent dans l'ombre dans le texte par ailleurs passionnant d'Irène Huang sur la situation contemporaine en Chine : pourquoi avoir anonymisé une organisation non gouvernementale (ONG) ? Quel usage faire des chiffres officiels, dont l'élaboration est totalement opaque ? Comment les auteurs qu'elle cite s'y sont-ils pris pour enquêter sur une réalité que le pouvoir juge bon d'occulter complètement (pour des raisons qui sont elles-mêmes peu développées) ? Ces considérations ne valent pas seulement au titre du partage des « secrets de cuisine » de la recherche. Elles permettraient surtout de mieux cerner l'éventuelle différence de traitement des questions de santé au travail entre ce régime autoritaire et les démocraties occidentales, qui apparaît ici peu évidente (elle l'est davantage dans le texte d'Alfredo Menéndez Navarro sur la reconnaissance des pneumoconioses sous le franquisme).

Toutes les contributions montrent que les mineurs mettent eux-mêmes en balance la préservation de leur santé avec la défense du salaire et de l'emploi. Les rémunérations indexées sur la productivité sont particulièrement délétères. Dans les moments

1. Ce qu'il nomme « l'histoire orale », autrement dit des entretiens enregistrés avec les personnes qui ont vécu la période étudiée.

de crise économique, les mineurs ont encore plus tendance à reléguer leur santé au second plan, comme le souligne Marion Fontaine : « la préservation de l'emploi ou des chances des générations suivantes peut aussi être une cause de ce qui est parfois présenté comme un silence ouvrier » (p. 125). Néanmoins, les auteurs se gardent de verser dans la critique facile de ce silence ouvrier ou d'un prétendu immobilisme syndical sur les questions de santé. Pour B. Thomann, le fait que les procès d'indemnisation aient souvent lieu après la fermeture de la mine, ou à la fin de la carrière des mineurs, renseigne sur l'état de dépendance de ces personnes vis-à-vis de l'industrie locale : « le caractère très tardif de ce procès montre aussi qu'il ne fut pas possible, aussi longtemps que les travailleurs malades étaient employés par une société minière, et qu'ils étaient membres d'une communauté locale dépendante de l'industrie du charbon » (p. 171). Ce « très haut niveau de subordination entre l'industrie dominante et la communauté dont elle dépend » (p. 171) explique le paradoxe qui fait que « si ces communautés minières ont été en mesure de parvenir à une citoyenneté sociale que l'expertise scientifique et professionnelle n'a jamais été en mesure de leur donner, cette victoire est finalement arrivée dans un monde qui avait déjà disparu » (p. 171).

De même, la prise en compte fine de la thématique du genre dans les deux textes sur l'Écosse permet de dépasser les platitudes tautologiques sur le lien entre virilité et prise de risque. Angela Turner révèle que les mines écossaises employaient un grand nombre de femmes au XIX^e siècle (qui portaient notamment le charbon sur de longues distances), causant des paniques morales récurrentes : le fait que des femmes travaillent n'allait pas de soi, et l'usure de leur corps était appréhendée sous l'angle d'un amoindrissement de leur féminité plutôt que d'une violation de leur droit à la santé (d'autant plus que des questions reproductives étaient en jeu, puisque la pénibilité du travail à la mine était la cause de fausses couches). Quant aux hommes, leur virilité est confortée par leur confrontation au monde dur de la mine, approfondissant encore l'état de dépendance envers l'industrie qui les emploie, comme le souligne A. McIvor : « cette activité forge la virilité et les hommes ont développé une relation complexe avec ce travail manuel risqué et dangereux pour la santé au point, comme le note [R. W.] Connell, de se rallier à, dans une certaine mesure, l'organisation qui précisément les tuait à petit feu, afin de s'accomplir en tant qu'hommes » (p. 293). De ce fait même pourtant, le travail à la mine fait peser un risque terrible sur l'identité masculine, tant est important celui de se retrouver invalide. Les archives étudiées par A. Turner montrent ainsi le grand nombre de ménages qui vivent seulement du travail de la femme et des enfants, tandis que l'homme est définitivement exclu du travail par suite de « l'asthme du mineur ». Mais ces femmes n'accèdent pas pour autant à la reconnaissance symbolique de « chef-fe de famille »...

On peut souhaiter que ces questions continuent à être approfondies dans des travaux ultérieurs. Le croisement avec la problématique environnementale serait également d'un grand intérêt, puisqu'une partie importante de l'impact de l'activité minière sur la santé des communautés humaines se produit en dehors des relations de travail, mais avec des logiques d'invisibilisation et de prise en charge similaires.